

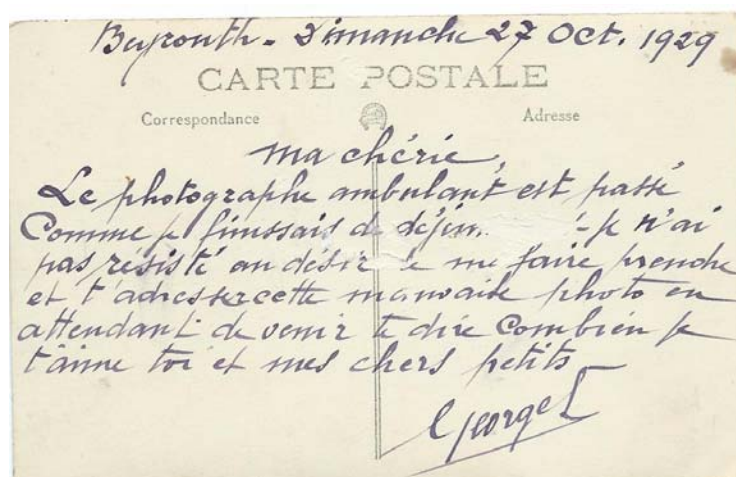
Pierre VINARD

SOUVENIRS DE MON GRAND-PÈRE

Portrait de mon grand-père



Je regarde cette photographie de mon grand-père prise à Beyrouth. En réalité une carte postale comme on les faisait à l'époque. D'ailleurs un mot au dos de la main de mon grand-père explique les circonstances dans lesquelles elle a été prise, le 27 octobre 1929 :



« Ma chérie, le photographe ambulant est passé. Comme je finissais de déjeuner, je n'ai pas résisté au désir de me faire prendre et t'adresser cette mauvaise photo en attendant de te dire combien je t'aime, toi et mes chers petits ».

L'écriture est belle, avec des pleins et des déliés. La carte est adressée à ma grand-mère, rentrée dans son Aude natale pour accoucher de leur troisième enfant (ma mère). Mon grand-père finit son séjour au Liban, sous mandat

français. Il rentrera quelques semaines plus tard pour prendre le commandement de la garnison de train de Lunel, près de Montpellier.

C'est un bel homme, comme on le disait à l'époque, à la stature imposante, un visage rond ornée d'une moustache et de deux oreilles légèrement décollées, marque de fabrique d'une partie de la famille. Il est assis, la table n'est pas encore débarrassée... Le sol est en carrelage, les fenêtres sont protégées par des rideaux rayés, au mur sont accrochées deux poupées dont j'ignore l'histoire et un dessous de plat en osier rond, que j'ai vu ensuite dans leur maison du Lot, et plus tard chez mes parents. Dans un coin on devine un phonogramme. Sans doute un appareil rare à l'époque, ce qui traduit une certaine aisance, ainsi qu'une ouverture culturelle. Que pouvait-on écouter sur un phonogramme à la fin des années 20 à Beyrouth ? Je l'ignore. Comme j'ignorais que mon grand-père fût mélomane...

Son grade – et sa situation familiale – lui avait permis semble-t-il d'avoir des conditions de vie relativement confortables, avec une petite maison qu'il occupait seul, loin des contraintes de la vie en garnison. Sans doute avait-il un soldat à sa disposition pour son intendance. Et un(e) employé(e) de maison. Son uniforme est immaculé, bien repassé. Sa situation était enviable. En témoigne le voyage qu'il fit quelques mois auparavant en Terre Sainte et dont on a gardé le journal : Saïda, Tyr, Saint-Jean d'Acre, Nazareth, Jérusalem, Damas. Voyage inimaginable aujourd'hui entre le Liban, Israël, les territoires palestiniens et la Syrie à feu et à sang. Voyage impossible aussi au début des années vingt, lorsque les maladresses des autorités françaises avaient mis cette région en ébullition, malgré le mandat qui lui avait été confié par la Société des Nations au lendemain de la première guerre mondiale.

La vie de mon grand-père est celle d'un soldat de carrière. Issu d'un milieu modeste, il doit tout à l'institution militaire républicaine. Son père était gendarme. Quand il prit sa retraite après quinze ans de service, il était trop jeune et trop pauvre pour s'arrêter de travailler. Il devint donc garde-chasse dans un château de l'Allier qui fut gagné (ou perdu selon le point de vue auquel on se place) au jeu. Mon grand-père me racontait toujours la scène de chasse à cour à laquelle il avait assisté enfant, lorsque son père sonnait du cor et se devait de porter la patte du premier chevreuil tué à la femme du châtelain en s'inclinant légèrement. Je crois que mon grand-père en avait toujours ressenti une forme d'humiliation et cela avait nourri son caractère un peu rebelle.

Muni de son certificat d'études, il exerça d'abord le métier de « saute-ruisseau » dans une banque. Cette expression me faisait toujours sourire quand je l'entendais. Mais elle figure bien dans le dictionnaire. Il s'agissait d'un garçon de course, à une époque où n'existait ni le téléphone, ni internet. Il fallait bien sûr savoir lire et écrire. Être vif et débrouillard. Qualités que le jeune Georges

avait sans aucun doute. Mais on n'est pas saute-ruisseau toute sa vie, surtout à Moulin. La grande guerre arriva et mon grand-père s'engagea dès qu'il le put. Il eut de la chance, il fut affecté dans un régiment de train. Là aussi cette expression me paraissait mystérieuse quand j'étais enfant, et cela d'autant plus qu'il n'était pas question de transport ferroviaire, ou de façon marginale. Si on « butine » sur le site du ministère de la Défense, on apprend que le « train » est une arme de soutien logistique, qui permet « la projection des armées de terre sur le théâtre des opérations ». En gros l'acheminement du matériel et du ravitaillement sur les champs de bataille. Mon grand-père ne fut donc pas en première ligne, il ne connut pas la vie des tranchées, les attaques au petit matin dans le brouillard et le déluge de feu avant les contre-offensives. Mais il a côtoyé cette horreur, et il en fut comme toute sa génération profondément marqué.

Pourtant il y eut quelques moments d'accalmie et même de bonheur pendant cette guerre. Ainsi cette permission au cours de laquelle mon grand-père accompagna un de ses camarades qui se mariait dans l'Aude. Pour l'homme du Nivernais, ce fut un éblouissement. Lui qui ne connaissait que les forêts épaisses du Massif Central, et plus tard les champs de betteraves du nord de la France, il découvrit, loin du bruit des canons et des tranchées, un pays riant de vignes et de vergers, un pays à la culture frondeuse (la révolte viticole de 1907 était encore dans tous les esprits) où l'on aimait discuter aux terrasses des cafés l'été, et où les travaux de la vigne l'hiver laissaient le temps de lire et s'instruire. Garçon d'honneur, on lui donna comme cavalière une charmante jeune fille d'un village qui se nommait Bize-Minervois (cela ne s'invente pas !). C'était ma grand-mère ! On ne sait pas ce qu'il lui a dit au cours d'une de ces danses sous le regard vigilant des parents de sa cavalière, mais ils se sont plu et il lui a promis de revenir la chercher à la fin de la guerre et de l'épouser. « Il ne reviendra pas ! » disaient à ma grand-mère ses amies. « Soit il sera tué sur le front, soit il t'aura oublié ». En entendant cela ma grand-mère souriait doucement. Elle savait que son Georges tiendrait sa promesse. Et c'est ainsi qu'il débarqua quelques temps après l'armistice du petit train qui reliait Narbonne à Bize-Minervois, et qu'il demanda la main de Denise à mon arrière grand-père, ébéniste de son état dans ce beau village sur les bords de la Cèze. Il y a donc du sang de viticulteur qui coule dans les veines de la famille, rouge et épais comme le vin du Minervois. Nous avons même conservé longtemps une grande parcelle de vigne ; elle s'appelait « l'eau piquante » à cause d'une source d'eau gazeuse qui s'y trouvait et qui avait paraît-il des vertus thérapeutiques. Cette vigne ne fit pas notre fortune, mais elle nous procura pendant des années un honorable vin issu de la cave coopérative. Je me rappelle enfant la livraison des tonneaux dans le village du Lot où mes grands-parents s'étaient retirés, tonneaux qui étaient soigneusement entreposés dans la cave, et où l'on allait « tirer le vin » chaque jour.

Mes grands-parents eurent d'abord une fille, à laquelle succéda un enfant mort-né, puis de façon très rapproché un garçon et de nouveau une fille. Ma mère était donc la dernière, très proche de son frère, par l'âge mais aussi les goûts, les camarades et les jeux. Si les deux filles naquirent dans l'Aude, au milieu des vignes, il n'en fut pas de même de mon oncle qui naquit... à Beyrouth. En effet ma grand-mère suivit son mari au gré de ses affectations, dans cette France de l'entre deux-guerres qui voulait tenir son rang de puissance coloniale.

On pense en général que l'armistice de 1918 mit fin à la première guerre mondiale. Or elle se poursuivit sous d'autres formes et sur d'autres territoires. Ce fut ces guerres qui ne disaient leur nom, sous couvert de pacification ou de lutte contre la barbarie. La plus cruelle fût celle du Rif qui opposa les armées française, anglaise et espagnole aux tribus rebelles marocaines. C'est là que l'on utilisa pour la première fois à grande échelle le gaz moutarde contre les populations civiles. C'est là aussi que les sinistres « forces régulières indigènes » espagnoles firent leurs premières armes, violant, massacrant et décapitant, avant de suivre Franco dans sa rébellion contre la République. Cinq années – de 1921 à 1925 – de carnage pour mettre au pouvoir la dynastie des Alaouites encore aujourd'hui à la tête du Maroc. Je ne sais quelle part y prit mon grand-père. Il en parlait peu. J'aime à croire qu'il était resté à l'arrière, s'occupant simplement de l'approvisionnement des troupes françaises engagées dans ces combats. Puis il partit pour le Liban, alors sous protectorat français. Cette fois-ci il emmena sa jeune femme et sa fille aînée qu'on appelait Georgie. Peut-on imaginer aujourd'hui ce que représentait un départ au Liban pour une modeste fille d'artisan du sud de la France, qui n'avait jamais quitté son village ? Traverser la Méditerranée d'ouest en est, aborder les rivages où s'affrontèrent Croisés et Janissaires, cohabiter avec des « mécréants à la peau basanée et au regard fourbe » (sic)... On dit qu'elle a pleuré longuement sur le quai de Port-Vendres, puis sur le bateau qui s'éloignait, persuadée qu'elle ne reverrait jamais ses parents. Et c'est vrai qu'elle ne revit pas son père, emporté par une crise cardiaque. Mais comme beaucoup de ces modestes personnes parties « aux colonies », épouses de fonctionnaires, d'officiers subalternes ou de représentants de maison de commerce, elle s'y est plu. Beyrouth était un petit Paris moyen-oriental, une forme de solidarité entre femmes existait, et elle était servie dans son intérieur pour la première fois de sa vie. Cela faisait oublier la révolte des Druzes dans la montagne libanaise toute proche, les routes coupées ou les attentats dans les villes avoisinantes. Cela, c'était l'affaire des hommes, et tant que son mari n'était pas en première ligne, cela lui importait peu !

Elle revint pourtant dans le Minervois pour accoucher de son troisième enfant, et mon grand-père repartit seul. Bien entendu il en était triste. Mais la suite montra qu'il profita bien de cet intermède. Non pas pour mener une vie dissolue, prendre une maîtresse ou dépenser sa solde au jeu, mais pour voyager dans cette région qu'une paix précaire rendait de nouveau abordable. Et d'abord pour

visiter les lieux saints, alors sous protectorat anglais. Il est intéressant de voir que, dans son journal, mon grand-père mentionne principalement les lieux cités dans le Nouveau Testament et où se serait illustré Jésus. À tel endroit ce dernier s'est adressé aux Nazaréens, là il a affronté le grand prêtre Caïphe, plus loin s'est déroulé son supplice. Georges ne manifeste aucun doute dans ses propos sur les faits rapportés, les lieux indiqués, les miracles accomplis. Il est animé de la Foi du charbonnier qui ne devait jamais le quitter, même au soir de sa vie. En revanche dans son journal peu de références aux populations locales, aux paysages traversés ou à la situation politique. Comme c'est dommage ! Pas de photographies non plus, alors que les appareils « Kodak » permettaient en ces années-là déjà au voyageur de fixer sur la pellicule les sites observés. Sans doute mon grand-père n'avait-il pas d'appareil. Et c'est la raison pour laquelle il avait accepté les services d'un photographe ambulancier pour envoyer cette photographie à ma grand-mère.

Heureusement les paysages et les monuments en Orient ont été fixés quelques décennies auparavant par un photographe français du nom de Félix Bonfils. Et les lieux n'avaient sans doute pas beaucoup changé quand mon grand-père les parcourut en 1929. C'est peut-être l'occasion de rendre hommage à un homme oublié. Né en 1831 à Saint-Hippolyte-du-Fort dans une famille protestante, Félix s'établit en 1867 au Liban avec sa femme et son fils, et ouvrit un atelier photographique. Pendant près de deux décennies, il parcourut le Moyen-Orient, réalisant plus de « 15 000 tirages à partir de 200 photographies et 9 000 vues stéréoscopiques » comme le précise Wikipédia. Certains de ces tirages sont désormais dans les musées, d'autres peuvent être achetés des sites de vente en ligne. Des vues de monuments, des paysages, mais aussi des scènes de marché ou de prière, ou encore des portraits de groupe. Pour ces dernières, on sent la pause, les mines figées, le regard fixe, l'arrière-fond étant parfois constitué d'une toile peinte. Après sa mort en 1885, sa femme Lydie et son fils Adrien continuèrent à s'occuper de l'atelier de Beyrouth, et il fut racheté en 1918 par un associé, Abraham Guiragossian, qui en conserva le nom. Pour fermer définitivement en 1938. Mon grand-père n'a pas pu connaître la famille Bonfils. Mais peut-être est-il passé au cours d'une promenade devant l'atelier qui fonctionnait encore dans les années 20 ? Peut-être a-t-il même consulté des tirages de la Terre Sainte que ce dernier avait réalisés en grand nombre, et que les touristes de cette période appréciaient... Malheureusement il n'en a retrouvé aucun exemplaire dans les archives familiales. À moins qu'ils fissent partie de ce lot de cartons que l'on dut jeter à la suite d'une inondation de la cave de la maison du Lot...

La deuxième guerre mondiale surprit mon grand-père à Lunel, près de Montpellier. Il n'eut pas le temps de monter au front et il fut mis à la retraite dès l'armistice, âgé d'à peine cinquante ans. Il se retira alors avec ma grand-mère et leurs enfants dans le Lot, à Tour-de-Faure exactement. Il y possédait une petite

maison héritée de ses parents, et une vague promesse d'embauche comme contrôleur des tabacs. La promesse ne se réalisa pas, ce qui obligea mon grand-père à vivre très modestement de sa pension et des produits de son jardin pour permettre à ses enfants de faire des études. Dans la désorganisation qui suivit la débâcle de 1940, il fut nommé maire du village par l'administration de Vichy. Ancien combattant, mon grand-père admirait Pétain et lui faisait confiance. Il ne versa cependant pas dans la collaboration. Avec une certaine naïveté, il pensait que Pétain était le bouclier, et de Gaulle le glaive. Un partage des rôles en quelque sorte... À la Libération il fut très brièvement inquiété, puis innocenté rapidement après avoir produit quelques témoignages de résistants dont il connaissait l'activité, et qu'il avait aidés. Cet épisode resta pour lui cependant une blessure. Mon grand-père mourut à 92 ans, ce qui en fit sans doute un des plus longs pensionnés de l'armée française. Il n'eut cependant pas le privilège de mourir dans sa maison. L'état de santé de ma grand-mère les conduisit d'abord chez son fils et sa belle-fille à Clermont-Ferrand, puis successivement chez ces deux filles en région parisienne.

J'ai eu le privilège lors de mon enfance de passer une partie de mes vacances d'été dans leur maison du Lot. Celle-ci était une maison simple et inconfortable, sans chauffage et avec des toilettes à l'extérieur. Posée à la sortie d'un virage, elle n'était protégée à l'avant que par une étroite bande de gravier et de ciment. D'ailleurs plusieurs voitures qui roulaient un peu trop vite atterrirent dans le jardin en contrebas en voulant éviter de s'y fracasser. On entra directement dans la cuisine, qui permettait d'accéder au bureau d'un côté, à la salle à manger de l'autre. Il y avait trois chambres, une au rez-de-chaussée, dans le prolongement de la bibliothèque, deux à l'étage qui se succédaient et auxquelles on accédait par un escalier en bois. Mais cette maison avait pour elle une situation exceptionnelle : au-delà du jardin et derrière une haie de peupliers coulait le Lot, que surplombait de l'autre côté le rocher de Saint-Cirq-Lapopie, avec son église au toit rouge et son château médiéval. Sans doute la plus belle vue du céléberrime village qui abrita André Breton et de nombreux artistes pendant l'Occupation. Les touristes ne s'y trompaient pas, qui s'arrêtaient à la belle saison devant la maison pour prendre en photographie le lieu. À l'inverse, sur de nombreuses cartes postales de Saint-Cirq-Lapopie prises en surplomb, on voit la petite maison de mes grands-parents dans la vallée, avec ses volets verts et ses toilettes attenantes dont parfois les enfants avaient oublié de fermer la porte.

Mon grand-père vécut là quarante ans d'une vie réglée comme du papier musique : lever à 5 heures, un premier café, puis le jardinage jusqu'à midi, activité entrecoupée vers 10 heures d'un solide casse-croute. Puis le « jeu des mille francs » pendant le déjeuner, avant d'entreprendre l'après-midi la lecture des journaux qu'apportait le facteur : la Dépêche du Midi et France-Soir. Et parfois en fin de journée une petite ballade en « quatre-chevaux » pour faire

quelques courses avec ma grand-mère à l'épicerie du village, ou bien à la boulangerie tenue par un lointain cousin. Il y avait aussi une fois par semaine le boucher-charcutier qui passait avec sa camionnette. Et une fois par mois une expédition jusqu'à la trésorerie générale de Cahors pour toucher la pension. Ce mode de vie aurait dû lui éviter des tracasseries de santé. Malheureusement mon grand-père souffrait d'une hernie inguinale dont il ne voulut jamais se faire opérer. Celle-ci prit au fil des années une taille impressionnante, et il devait régulièrement au cours de la journée se déshabiller pour la « rentrer » et la maintenir à l'aide d'une ceinture adaptée, ce qui constituait pour l'enfant que j'étais un exercice effrayant.

J'ai aimé cette maison, malgré son inconfort et son exigüité. J'ai aimé aller à la rivière, monter sur la périssoire que mon grand-père refusait de décadencer pour moi, et m'essayer sans grand succès à la pêche. J'ai aimé prendre mon vélo et monter sur le Causse d'où l'on dominait toute la vallée, jusqu'à Conduché et l'embouchure du Célé. Plus grand j'ai aimé aller aux bals du 14 juillet dans les villages environnants, ou bien à l'endroit que l'on appelle « la plage », au pied du pont qui enjambe le Lot en direction de Saint-Cirq-Lapopie, pour regarder les filles au teint rougi par le soleil s'y baigner. Mais, par-dessus tout, j'ai aimé fureter dans le bureau de mon grand-père où traînaient les souvenirs de ses années aventureuses, du Maroc à la Syrie, en passant par le détroit des Dardanelles et la Terre Sainte. Dans la bibliothèque des livres de Pierre Loti et de Pierre Benoit, de Somerset Maugham et de Joseph Conrad, ainsi que des albums de photographies jaunies. Au sol deux tapis d'Orient et un tabouret en marqueterie finement travaillé qui témoignaient de cette période de sa vie. Au mur quelques souvenirs guerriers : un fusil de chasse dont on disait qu'il avait appartenu à mon arrière-grand-père, deux sabres croisés rappelant opportunément que mon grand-père fut un champion d'Europe militaire d'escrime, un boîtier en verre avec de nombreuses décorations militaires. Et caché au fond d'un tiroir du bureau un pistolet d'intendance qui, je l'espère, n'était pas chargé. C'est sans doute de ces années d'enfance et de ce grand-père aimant que me vint le goût des voyages lointains, de l'histoire de l'Empire colonial français et de ses héros – car il y en eut – ainsi que celui de l'écriture.

Pierre VINARD

Pèlerinage en Terre Sainte

Récit de Georges Rossignol (1887-1978)
Photographies de Félix Bonfils (1831-1885)

7 avril 1929

Partis à 6 heures du matin de Beyrouth, dans une voiture à 6 places, nous roulons à vive allure dans une épaisse forêt de pins. Puis nous traversons successivement Tyr, Saïda, Saint-Jean d'Acre et Haïfa.

À Tyr, nous admirons les restes émouvants d'un temple qui inspira le roi Salomon pour l'édification de celui de Jérusalem. Peu de temps après, à Saïda, nous visitons le château au bord de la mer, construit par les Croisés pour défendre le port. Enfin à Saint-Jean d'Acre, des ruines attirent notre attention. Elles recèlent une crypte renfermant les restes des Chevaliers de Saint-Jean. La route est magnifique, longeant la mer et bordée de part et d'autre de fleurs et d'arbres. Vers midi nous nous arrêtons dans un café où nous pouvons nous désaltérer à l'ombre, tandis qu'une de nos compagnes de voyage – madame Angeris – sort un panier garni de provisions.



Félix Bonfils : Vue des restes de la forteresse de Saint-Jean d'Acre

Arrivés à Haïfa, nous nous faisons guider jusqu'au Mont Carmel sur lequel flotte le souvenir des neuf miracles faits par Élie. Une grotte d'ailleurs porte son nom, sans que l'on soit certain qu'il l'ait habitée. Pour mémoire, Élie est un personnage connu dans l'ancien testament pour son intransigeance dans la Foi et sa croyance dans l'efficacité de la prière. L'Église de Notre-Dame-du-Carmel se distingue par sa magnifique rotonde que surmonte une élégante coupole. La statue de la Vierge trône à l'intérieur, dans un autel en marbre précieux. Les dames de notre groupe s'y recueillent quelques instants. À côté de l'église, nous entrons dans un couvent où les moines présents nous font goûter de l'eau de mélisse, appelée aussi « liqueur des Carmes ».

Il est temps de repartir. Nous quittons le Mont Carmel en direction de Nazareth, où nous arrivons à 17 heures. Nous descendons à l'hôtel Casanova. Un prêtre nous y attend pour nous accompagner dans une première visite de cette ville, où vécut Jésus-Christ jusqu'à l'âge de 30 ans, en compagnie de Marie et Joseph.

Nous commençons par le sanctuaire de l'Annonciation, église construite par les Franciscains sur l'emplacement de la grotte où l'ange Gabriel fut envoyé auprès de Marie, fiancée alors à

Joseph, pour lui annoncer qu'elle porterait en son sein un fils auquel elle donnerait le nom de Jésus.

L'église et la grotte sont bien conservées, malgré les destructions causées par les musulmans au cours des siècles. Dans la Grotte de l'Annonciation se trouvent deux colonnes : l'une indiquant la place de Marie lors de l'apparition, et l'autre celle où se tenait l'ange Gabriel.

Il fait presque nuit lorsque nous regagnons notre hôtel.

8 avril 1929

Nous sommes debout à 5 heures, et à 6 heures nous assistons au service de la messe dans la grotte de l'Apparition. À 7 heures, nous visitons l'établissement des pères salésiens situé sur une colline dominant Nazareth et ses environs. Non loin de là se trouve une basilique construite sur les ruines d'une synagogue où Jésus adolescent aurait prêché, rencontrant l'hostilité de ces contemporains. Cette basilique a été financée par un généreux donataire français, un colonel d'artillerie français, qui s'y est fait d'ailleurs enterrer avec son épouse tout à côté.



Anonyme : Nazareth, la Fontaine de la Vierge en 1909

Dans cette église on trouve une statue de Jésus en marbre, ainsi qu'un escalier en pierre de Nîmes. Du haut de cette église, on domine la Galilée et le Mont Thabor, lieu où le Christ transfiguré apparut dans la lumière près de Moïse et d'Élie.

Sur la colline se trouve également Notre-Dame de l'Effroi, construite en souvenir de Marie qui accourut plein d'effroi, au moment où Jésus allait être poussé dans le précipice par les Nazaréens qui lui reprochaient de n'avoir fait ni prodiges ni miracles dans leur ville...

À 8 heures 30 nous descendons de la basilique et visitons l'atelier de Joseph qui est désormais enfoui sous une église construite par les Franciscains. Nous visitons également la synagogue où Jésus prêchait lorsqu'il fut enlevé par les Nazaréens afin d'être jeté dans le précipice.



Anonyme : la ville arabe de Nazareth au début du XXème siècle

À 9 heures 30 nous montons en voiture et prenons la direction de Jérusalem où nous devrions arriver vers 16 heures. Il fait un temps splendide, la campagne est verdoyante, nous déjeunons en pleine campagne avec la mer à l'horizon.

À 16 heures nous nous arrêtons devant un puits qui aurait été creusé par Jacob et ses enfants. Jésus, se rendant de Judée en Galilée, fatigué, s'est assis sur sa margelle. Une femme samaritaine vint y puiser de l'eau et il lui demanda à boire. Il s'ensuivit un dialogue où Jésus reprocha à la jeune femme la vie désordonnée qu'elle menait. La Samaritaine, confondue par cette clairvoyance, reconnut alors en Jésus le Messie et en avertit toute sa communauté, qui se précipita autour de Jésus.

À 16 heures 30 nous arrivons enfin à Jérusalem, et nous nous rendons immédiatement à l'Hôtel de France où nous trouvons le nécessaire pour faire un peu de toilette, avant notre première promenade en ville. L'occasion d'acheter quelques souvenirs – essentiellement des objets de piété – et nous revenons à notre hôtel. À 21 heures j'étais au lit !

9 avril 1929

Le père Anatole nous sert de guide.

À 8 heures nous partons visiter la mosquée d'Omar construite sur l'emplacement d'un temple. C'est pour les musulmans le troisième lieu sacré après la Mecque et Médine. C'est dans ce temple que le voile se déchira de haut en bas quand Jésus rendit son dernier soupir. C'est là également que Jésus chassa les marchands et que, durant son séjour à Jérusalem, il venait prêcher et discuter avec les Phariséens. La mosquée d'Omar est la plus belle mosquée du monde. En 1099 les Croisés s'en emparèrent et la convertirent en église. On y voit la grille entourant le rocher central. En 1187 les musulmans la reprirent et l'occupèrent. De là nous nous dirigeons vers l'Église Sainte-Anne et la crypte. À côté se trouve la grotte dans laquelle logeait Saint Anne, mère de la Vierge Marie et où serait née cette dernière.



Félix Bonfils : la mosquée d'Omar à Jérusalem vers 1870

Puis nous nous rendons au bassin où Jésus fit des miracles. Vers 11 heures nous revenons à l'hôtel où nous déjeunons, puis nous repartons à 14 heures pour la visite du Saint-Sépulcre. Trois couvents cohabitent en ce lieu : un latin, un grec et un arménien. Le calvaire est à droite en entrant, le Saint-Sépulcre à 25 mètres à gauche. Au milieu on voit la « pierre de l'onction » où fut préparé le corps de Jésus par Nicomède avant son inhumation.



Félix Bonfils : vue du Saint Sépulcre vers 1880 – Palestine



Félix Bonfils : entrée du Saint Sépulcre – Palestine

À l'emplacement de la Croix se trouve un autel qui appartient à la communauté grecque. Nous sommes impressionnés par le lieu.

De là nous nous rendons à l'emplacement où se trouvait la maison de Caïphe. C'est là que Jésus subit l'interrogatoire du grand prêtre, et qu'il fut renié par Pierre au chant du coq. C'est là également que s'est tenu le conseil qui devait le livrer à Ponce Pilate. On voit d'ailleurs la grotte où Jésus fut flagellé, et la prison où il fut jeté en attendant son supplice.

On remarque très bien la voie de la captivité suivie par Jésus, depuis Gethsémani à la maison de Caïphe.

Le 10 avril 1929



Félix Bonfils : vue de la Mer morte – Palestine

Départ à 8 heures de l'hôtel pour la Mer Morte ! Arrivée à 9 heures 30 après avoir suivi une route tortueuse et parcouru 10 km dans le sable. C'est dans la Mer Morte que se jette le Jourdain. Et c'est dans les eaux du Jourdain que Jésus fut baptisé par Jean. Nous visitons l'endroit approximatif où ce baptême eut lieu. De là nous nous rendons à Jéricho, célèbre pour ses trompettes, puis à la fontaine de l'Élysée. A 12 heures nous sommes de retour à notre hôtel, avant les heures les plus chaudes de la journée.

Nous repartons pour Bethleem visiter la grotte qui servait d'étable et dans laquelle Jésus est né et fut adoré par les Rois mages. C'est là aussi que Joseph et Marie furent avertis par un ange qu'ils devaient partir car le roi Hérode voulait faire périr l'enfant Jésus. À côté de la Grotte de la Nativité se trouve la maison de Joseph. Et au fond de la vallée, on voit le champ où les bergers furent avertis de la naissance du Messie et où une étoile les guida dans le ciel jusqu'à la grotte.

Nous revenons à notre hôtel à près de minuit, fourbus mais émerveillés par toutes ces visites !

Le 11 avril 1929

Sous la conduite d'un nouveau guide, le père Xavier, nous faisons notre dernière visite aux lieux les plus beaux de la Terre. Auparavant, à 7 heures, j'ai assisté à la messe au Saint-Sépulcre, impressionné par la grandeur des lieux et le recueillement de l'assistance.

Nous visitons le tombeau des rois qui donne une idée des sépultures d'autrefois. Le tombeau de notre Seigneur est creusé de la même façon dans le rocher. C'est là que sa mère découvrit le caveau vide trois jours après sa mort...



Félix Bonfils : vue du Jardin des Oliviers – Palestine



Félix Bonfils : jardin de Gethsémani vers 1880

Nous visitons enfin la grotte de Gethsémani et le Jardin des Oliviers, puis nous revenons à l'hôtel pour déjeuner et rassembler nos affaires. À 14 heures nous prenons un bac pour le lac de Tibériade. Et c'est à Tibériade que nous passons notre dernière nuit en Terre Sainte.



Félix Bon fils : Pêcheurs sur le lac de Tibériade – Palestine

Le 12 avril 1929



Félix Bonfils : la Porte de Damas, Jérusalem vers 1870

C'est la fin de notre périple. Nous prenons la route de Damas et nous nous arrêtons à la fameuse ville de Capharnaüm. À 14 heures nous arrivons enfin à Damas.

**Journal de Georges Rossignol transcrit par Jany Vinard, sa fille, et mis en forme par
Pierre Vinard, son petit-fils.**

À La Garenne-Colombes, le 24/12/2016